

Francophonies d'Amérique



Geneviève Piché, *Du baptême à la tombe : afro-catholicisme et réseaux familiaux dans les communautés esclaves louisianaises (1803-1845)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2018, 280 p., coll. « Des Amériques »

Clint Bruce

Numéro 49, printemps 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1070327ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1070327ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)
1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bruce, C. (2020). Compte rendu de [Geneviève Piché, *Du baptême à la tombe : afro-catholicisme et réseaux familiaux dans les communautés esclaves louisianaises (1803-1845)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2018, 280 p., coll. « Des Amériques »]. *Francophonies d'Amérique*, (49), 153–156.
<https://doi.org/10.7202/1070327ar>

Tous droits réservés © Francophonies d'Amérique, 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Recensions

Geneviève Piché, *Du baptême à la tombe : afro-catholicisme et réseaux familiaux dans les communautés esclaves louisianaises (1803-1845)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2018, 280 p., coll. « Des Amériques ».

Loin de constituer des sources neutres, les archives relatives à l'esclavagisme dans les Amériques reposent intrinsèquement sur une violence épistémique, pour citer un concept que Gayatri Chakravorty Spivak reprend à Michel Foucault. Violence à laquelle il est à peu près impossible d'échapper lorsqu'il s'agit de s'intéresser à la subjectivité des victimes du système esclavagiste : confrontés à « des documents qui comptent, condamnent, évaluent et évoquent » les corps exploités et chosifiés de ces individus, « nous ne pouvons que créer des récits historiques qui reproduisent ces discours coloniaux violents », fait remarquer une historienne de la Caraïbe anglophone (Fuentes, 2016 : 5-6). Il reste donc à s'interroger sur les non-dits et les zones d'ombre de la documentation disponible, forcément fragmentaire en ce qui concerne l'existence et l'expérience des subalternes. C'est le défi auquel s'attaque Geneviève Piché dans cet ouvrage ambitieux sur la vie religieuse en Louisiane francophone. Issue d'une thèse soutenue en 2015, fruit d'une cotutelle entre l'Université de Sherbrooke et l'Université Toulouse-Jean Jaurès, l'étude est basée sur une comparaison entre l'univers social de La Nouvelle-Orléans, d'une part, et celui de la paroisse Saint-Jean-Baptiste, zone rurale et sucrière, d'autre part, pendant la première moitié du XIX^e siècle. Le cœur de l'analyse repose sur un corpus de plusieurs milliers d'actes de baptême, d'enterrement et de mariage, qui permettent de découvrir dans quelle mesure « les esclaves de la Louisiane se sont [...] approprié une communauté catholique noire et ont réussi à façonner leur propre afro-catholicisme » (p. 253).

Les deux premiers chapitres servent à dresser le portrait tant démographique que socioéconomique des deux régions à l'étude et ainsi à justifier une comparaison qui se révèle très fructueuse. Tandis que

La Nouvelle-Orléans, où la population servile demeure minoritaire, passant de 37,8 % à 14,6 % entre 1805 et 1850, offre l'exemple d'une métropole régionale et d'une ville portuaire cosmopolite, la paroisse Saint-Jean-Baptiste, située à une soixantaine de kilomètres en amont du Mississippi, se présente « comme un tout autre monde » (p. 57) à bien des égards. Son évolution est déterminée par le développement de l'industrie sucrière qui s'implante au tournant du siècle et prend son essor à partir des années 1820. Dans les plantations de Saint-Jean-Baptiste, il y a en moyenne 22 esclaves par habitant dans les années 1835-1845 et le régime de travail favorise un fort déséquilibre entre les sexes : 59 % d'hommes en 1850. C'est l'inverse en ville, où il y a une majorité de femmes. Malgré leur condition, les victimes de l'esclavage y jouissent d'ailleurs d'une plus grande autonomie, voire de certains espaces de socialisation. Même si l'on pourrait reprocher à l'auteure de négliger, en ce qui concerne La Nouvelle-Orléans, le rôle des gens de couleur libres, d'une part, et l'impact de l'immigration européenne après 1830 (italienne, irlandaise et allemande, surtout), d'autre part, cela n'enlève rien à la richesse des données exposées. Les tableaux indiquant les origines des personnes en esclavage, en particulier africaines de plusieurs ethnies, « créoles » du pays et « américaines » provenant du haut Sud, en sont une bonne illustration.

Or les structures ecclésiastiques de cette époque n'ont pas encore acquis la robustesse nécessaire à une évangélisation poussée, même après plus d'un siècle de présence en Louisiane. C'est aux défis « qui ont entravé le fonctionnement et l'évolution de l'Église catholique » (p. 83) pendant les premières décennies de la période américaine qu'est consacré le troisième chapitre, « Le monde religieux de la Louisiane ». Sont explorés des problèmes comme la pénurie du personnel, l'anglicisation graduelle de la région et la concurrence des sectes protestantes. Piché y voit les conditions propices à l'émergence d'une « version originale et distincte du catholicisme traditionnel, tel que pratiqué par les Blancs » (p. 83), et ce, en dehors des ordres religieux des gens de couleur qu'ont étudiés d'autres chercheurs, comme celui des Sœurs de la Sainte-Famille, établi en 1842. Le quatrième chapitre, intitulé « L'Église catholique et les esclaves en Louisiane », examine plus spécifiquement le rapport des autorités ecclésiastiques à « l'institution particulière » de l'esclavage, selon un euphémisme courant. « Le plus grand sujet de découragement, c'est l'esclavage des nègres », écrivait en 1823 le missionnaire Jean-Marie Odin (p. 121). Ce rapport n'en est pas moins caractérisé par une grande ambivalence,

voire des contradictions criantes. S'il est vrai que certains curés déplorent la résistance qu'opposent les Blancs à leur œuvre spirituelle auprès des Noirs, les institutions catholiques s'accommodent néanmoins de l'esclavage, jusqu'à posséder elles-mêmes des esclaves. La dernière partie évoque des témoignages d'influences vodoues dans les pratiques religieuses, à l'appui de l'hypothèse d'un afro-catholicisme distinct. À noter que les correspondances du clergé fournissent le matériau essentiel de ces deux chapitres.

Il est délicat de savoir, selon l'aveu même de Piché, dans quelle mesure la participation des personnes en esclavage aux sacrements et aux rites culturels relevait d'une réelle volonté de leur part et, si c'était le cas, quelles étaient leurs intentions. Le cinquième chapitre, « Les esclaves face aux rites catholiques », s'efforce néanmoins de cerner cet enjeu en exploitant des données tirées de 5 615 actes de baptême et de 2 446 actes funéraires. À ce corpus s'ajoutera, dans le sixième et dernier chapitre, « Parenté de sang, parenté spirituelle », une poignée de mariages entre esclaves signalés dans les registres de la cathédrale Saint-Louis et de l'église Sainte-Marie de La Nouvelle-Orléans (il n'y en a pas dans la paroisse Saint-Jean-Baptiste). L'auteure a raison d'affirmer que les registres paroissiaux « ne sont pas que des documents religieux ; ils sont également des documents sociaux » (p. 173). C'est ce constat qui guide son approche pour déterminer à quel point les esclaves ont pu se servir des sacrements à leurs propres fins, dans leur quête de se constituer en communauté humaine envers et contre tout. Le choix d'un parrain et d'une marraine est fort révélateur : les registres de Saint-Jean-Baptiste laissent transparaître le désir de forger des liens au-delà d'une seule plantation, alors qu'à La Nouvelle-Orléans on observe des relations avec la population libre de couleur. Les analyses quantitatives s'accompagnent d'un grand nombre d'explications de cas spécifiques, ce qui contribue à humaniser ces subjectivités marginalisées.

Il existe dans l'historiographie de l'esclavage un débat très vif sur la notion d'agentivité ou de pouvoir d'agir. Les individus vivant dans l'oppression esclavagiste ont-ils réellement pu exercer leur volonté ? Où en traçait-on les limites ? Consciente de ce débat, Piché hésite à se prononcer, toutefois. Cette prudence laisse donc une certaine liberté d'interprétation à son lectorat, qui, grâce à cet ouvrage, se trouvera enrichi d'une vision passionnante des dynamiques sociales de ce coin de la francophonie nord-américaine et du monde atlantique.

Bibliographie

FUENTES, Marisa J. (2016). *Dispossessed Lives: Enslaved Women, Violence, and the Archive*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.

Clint Bruce
Université Sainte-Anne

Ursula Reutner (dir.), *Manuel des francophonies*, Berlin, De Gruyter, 2017, 755 p., coll. «Manuals of Romance Linguistics».

Coordonné par Ursula Reutner, le *Manuel des francophonies* constitue le 22^e volume de la collection internationale des *Manuals of Romance Linguistics* (MRL). L'objectif de cet ouvrage est «de dégager plusieurs types et sous-types de zones francophones» (p. 1) par la présentation de 42 pays ou régions à travers le monde où le français est en usage. Le manuel réunit 31 articles rédigés par 36 contributeurs de renommée internationale, qui viennent souvent des zones dont ils traitent, ce qui en garantit la description authentique et actuelle. Comme le souligne Reutner dans le chapitre liminaire («Introduction»), l'ouvrage s'inscrit dans la continuité des manuels de caractère encyclopédique sur la francophonie géographique, tout en proposant une approche nouvelle. Celle-ci consiste non seulement à présenter «la situation linguistique de plusieurs continents dans un seul ouvrage» (p. 4), mais aussi à mettre en relief «la pluralité linguistique dans les francophonies» (p. 4), particulièrement les relations entre le français et les autres idiomes coexistant dans les zones étudiées. L'organisation systématique et largement convergente des articles constitue un autre aspect novateur. Les articles offrent, en fonction de la disponibilité des recherches, un aperçu des divers aspects de la situation linguistique des aires abordées : situation démolinguistique, survol sociohistorique, aménagement externe des langues en usage (législation linguistique, langues de l'administration, de l'enseignement et des médias), description différentielle des particularités phonétiques, morphosyntaxiques et lexicales de la variété de français en question et, le cas échéant, discussion de divers aspects liés à l'aménagement interne de cette variété.

Le manuel est divisé en six parties thématiques. Dans la première partie, «Aspects généraux», le chapitre intitulé «Vers une typologie pluri-dimensionnelle des francophonies» (Ursula Reutner) présente, sur la